



SERMON QVARANTE-TROISIESME.*

I. TIMOTH. Chap. VI. v. 9. 10.

Or ceux, qui veulent devenir riches tombent en tentation, & au piege, & en plusieurs desirs fols & nuisibles, qui plongent les hommes en destruction & perdition.

Car la racine de tous maux c'est la convoitise des richesses, dont quelques uns ayans envie se sont dévoyés de la foy, & se sont eux mesmes enserrés en plusieurs douleurs.



CHERS FRERES ; Adam nôtre premier pere, nous a assujettis par le crime de la revolte contre Dieu, premierement aux desordres, & aux incommodités de la nature ; & secondement aux vices de la chair, & a leurs passions. Mais de ces maux, qu'il nous a l'aissés, le dernier est le pire sans point de doute ; & de ces deux sortes d'épines, s'il les faut ainsi appeller, que son pechie a semées icy bas, les unes dans

nos

nos champs, & les autres dans nos Chap. VI.
ames, celles-cy sont sans comparaison
plus picquantes, & plus nuisibles, que
celles-là. Car encore que depuis l'arrest
de nôtre condannation, nos elemens,
nos simples, nos arbres, & leurs fruits
soyent beaucoup décheus de leur pre-
miere & originaire excellence, & que
ces lieux, où nous avons été relegués,
n'ayent garde d'estre aussi riches, ny
aussi beaux, & délicieux, que cet ad-
mirable jardin Eden, d'où nous avons
été bannis; il faut pourtant avouer, que
le souverain Juge a tellement temperé
la rigueur de cet exil, auquel il nous a
condannés, par les doux rayons de sa be-
nignité, que nous y pourrions vivre &
commodement, & heureusement; si
nous étions aussi sages dans nôtre mal-
heur, qu'il a été misericordieux en son
jugement. Car quelque coupables, que
nous soyons, ce grand & magnifique
Seigneur ne laisse pas de nous éclairer
de son Soleil, de nous arroser de ses
pluyes, de visiter nôtre habitation, de
diversifier nos saisons, de faire sortir
réglement de nos terres, toutes les es-
peces necessaires a nôtre nourriture, &
d d d 4 mesmes

mesmes a nos delices, d'entretenir pour le mesme usage une infinité d'animaux, de nous fournir incessamment toutes les étoffes, dont nous avons besoin, soit pour nous vestir, soit pour nous loger; pour ne rien dire de ces spectacles ravissans, qu'il expose continuellement a nos yeux, là haut dans les cieux, & icy bas dans les autres elemens, & en un mot dans toutes les parties de la Nature; avec une innombrable multitude de couleurs, d'odeurs, & de sons pour la recreation, & le divertissement de nos sens; le tout dans une si riche abondance, qu'il y en a plus, qu'il n'en faut pour tout le genre humain. Cela est clair; & il n'y a point de peuple au monde, qui en puisse douter; cette divine bonté n'en laissant pas un, a qui elle ne fasse part de ses liberalités, & qu'elle n'honore, & ne gratifie de ses soins & de ses faveurs. D'où il est evident, que s'ils vouloyent d'un côté user des presens de Dieu, & reconnoissant avec respect la grandeur, & la sagesse, & sur tout l'infinité benigne de sa Majesté, l'adorer & la servir, & prendre confiance en elle, s'attandre a sa providence,

dence, jouir de ses benefices, contempler & admirer ses ouvrages; & s'entretenir de l'autre part amiablement avecque les autres, hommes leurs prochains, les aimant & les cherissant, sans leur faire tort, ni injure; ils meneroyent tous une vie pleine & de douceur, & de contentement, & qui pourroit a bon droit estre appelée heureuse. Qu'est-ce donc enfin, qui les en empesche? & qui au lieu de ce calme, & de ce bonheur, que tous desirent naturellement, a plongé leur vie dans ce trouble & dans cette misere, où nous la voyons, & dont a peine y-a-t-il aucun, qui se puisse si bien garentir, qu'il n'en ressentente quelque partie? Chers Freres, il est certain, que ce n'est, que leur vice, avec ses passions & ses cupidités extravagantes, qui a fait, & qui continuë cet horrible, & pitoyable ravage dans le genre humain. L'ambition, l'envie, le luxe, la vanité, la volupté, l'injustice, avecque leurs bizarres & infinis desirs, sont l'unique cause de ce grand malheur. Sans ces monstres, & les Etats, & les villes, & les familles vivroyent en paix, & en amitié. Mais entre ces vices,

Chap.
VI.

vices, il n'y en a pas un, qui contribuë plus a cet épouuantable desordre, qui se remarque en toutes les parties du genre humain, que l'ardente & enragée passion d'avoir du bien. Elle est & si violente, que rien ne la peut arrester; & si gloutonne, que rien ne la peut contenter; & si injuste, qu'il n'y en a point de moins raisonnable; & enfin si commune, & si universelle, qu'elle s'étend presque par tout, & se peut nommer a bon droit la maladie de tout le genre humain. Elle divise les hommes, & les cantonne chacun a part, & les engage en des guerres eternelles, où ils n'épargnent les uns contre les autres, ni la force, ni la fraude, pour s'enrichir des biens de leurs prochains, amis, ennemis, parens, citoyens, étrangers, sans distinction, ni respect. C'est principalement cette pernicieuse ouvriere, qui allume les guerres entre les Etats, les querelles & les proces entre les particuliers; qui remplit la campagne de voleurs, & les villes de larrons, & de chicaneurs; qui abbat la crainte de Dieu, qui éteint son amour, & la confiance en luy, & qui foule aux pieds & ses loix,

&

& celles des hommes, jusques à arracher fort souvent du cœur des hommes les plus sacrés & les plus inviolables sentimens de leur nature. C'est pourquoy la discipline du Seigneur Iesus, le grand & souverain Reformateur du genre humain, en veut particulièrement à cette passion; la décrivant, & l'interdisant sur tout à ses fideles; & protestant mesme, que le salut de ceux, qui en sont entachés, est une chose aussi difficile, qu'il seroit de *faire passer un chameau par le trou d'une aiguille*, maniere de parler proverbiale, familiere aux Juifs, pour signifier une chose de la dernière difficulté, & humainement impossible. C'est la passion, que le saint Apôtre combat dans les paroles, que nous avons leuës, comme vous l'avez remarqué sans doute. Il en avoit des-jà montré la vanité, & fappé les fondemens dans les versets precedens; nous remontrant, que comme nous n'avons rien apporté au monde en naissant; aussi n'est-il pas possible, que nous en reportions rien en mourant; si bien que nous devons nous contenter d'y avoir dequoy nous nourrir & nous couvrir.

D'où

Chap.
VI.

1. Tim.
6.8.

D'où il nous laisse à conclurre, qu'ayant besoin de si peu de choses pour passer notre vie sur la terre, nous n'avons nulle raison de nous travailler beaucoup à y amasser de grands biens. Mais pour nous mieux détourner encore de cette commune folie des hommes, & nous en imprimer l'horreur dans le cœur avecque plus d'efficace, il nous en découvre maintenant les dangereuses & pernicieuses suites, protestant hautement, *que ceux qui veulent devenir riches, tombent en tentation, & au piege, & en plusieurs desirs, fous & nuisibles, qui plongent les hommes en destruction, & perdition;* Et afin que nul ne treuve étrange, qu'il attribué des effets si funestes au desir de s'enrichir, il montre en suite en general la nature & le venin de cette maudite passion; *Car (dit-il) la convoitise des richesses est la racine de tous maux;* & il le confirme par l'exemple de quelques uns, que cette malheureuse convoitise avoit précipité dans l'apostasie, leur faisant abandonner la profession du Christianisme; qui est le dernier de tous les malheurs; *Quelques-uns (dit-il) en ayant eu envie se sont devoyés*
de

de la foy, & se sont eux mesmes enfermés en Chap.
plusieurs douleurs. Ce sont les trois VI.
points, que l'Apôtre nous apprend en
ces paroles ; & ce seront aussi s'il plaist
au Seigneur, les trois parties de nôtre
action; où nous considererons premie-
rement le grand peril, que courent ceux
qui veulent devenir riches ; & puis en
deuxiesme lieu la nature de l'amour
des biens, ou de la passion de s'enrichir,
si maligne, *que c'est la source de tous maux* ;
& enfin en troisieme & dernier lieu le
triste exemple de ces misérables, que
cette furie avoit débauchés & de-
voyés de la foy Chrétienne. Quant au
premier de ces trois points, il faut voir
qui sont ceux, dont l'Apôtre parle, &
puis que c'est qu'il en dit. Il parle de
ceux, *qui veulent devenir riches* ; & il dit
de ces gens-là, *qu'ils tombent en tentation,*
& au piege. Remarqués bien, qu'il ne
dit pas, *ceux qui sont riches* ; mais ceux
qui le veulent devenir. Il ne condamne
pas les richesses. D'elles mesmes, elles
sont innocentes ; elles sont bonnes, &
faites pour servir a de bons & excel-
lens ouvrages. Ce sont des dons de
Dieu ; & si elles nuisent quelques-fois,
c'est

Chap.
VI.

c'est par la faute de celuy, qui en abuse, & qui s'en sert mal. Plusieurs en ont possédé sans tomber au piege du Diable; Quelques uns mesmes les ont utilement, & heureusement employées pour garentir & eux, & les autres de la tentation. Et l'Apôtre exhortant cy apres les riches *a s'en faire un trésor de bon fondement pour l'avenir*, nous montre, qu'en la main de la pieté ces biens terriens, & temporels deviennent des moyens utiles a nous conduire a la vie eternelle. C'est ainsi qu'Abraham, & les autres Patriarches en ont usé, non seulement sans blâme, mais mesme avec grand' louange; jusques là, que quelque riches, qu'ils fussent, ils nous sont proposés en l'Ecriture pour des patrons d'une vraye pieté, & sainteté. Aussi est-il clair par l'histoire de leur vie, qu'ils possedoyent ces biens-là sans attachement; sans y mettre l'affection de leur cœur. Ils les possedoyent; Ils n'en étoient pas possédés; Ils en étoient les maîtres, & non les esclaves; pouvant protester avec Iob en bonne conscience *de n'avoir jamais mis leur esperance en l'or, & de n'avoir jamais dit au fin or,*

Iob. 31.
24.

Tu.

Tu es ma confiance, de ne s'estre point éjouis Chap. VI.
 pour voir multiplier leur bien. D'où pa-
 roist la folie de ceux, qui jugeant, que
 la pieté est incompatible avecque les
 richesses, quittent-là sans necessité, les
 biens, que Dieu leur avoit donnés. C'est
 de la convoitise, qu'il faut se défaire,
 & non des presens du Seigneur. Et
 c'est justement ce que l'Apôtre blâme
 icy; non ceux, qui sont riches, mais
 ceux qui *veulent devenir riches*. Encore
 faut-il considerer, qu'il ne parle pas
 generalement, & simplement de
 tous ceux, qui veulent avoir quelque
 bien. Car il commande ailleurs a cha-
 que fidele de travailler en ce qui est
 bon, en quelque employ honeste, & le-
 gitime, pour avoir non seulement de-
 quoy se vestir, & se nourrir luy & sa fa-
 mille, mais encore de quoy *departir a* Eph. 4.
celuy qui en a besoin. Il nous permet sans 8.
 doute de *vouloir* ce qu'il nous oblige de
faire, & de procurer; c'est a dire d'avoir
 autant de bien, qu'il nous en faut pour
 subvenir a nôtre necessité, & pour se-
 courir mesme nôtre prochain dans son
 besoin. Mais aussi est-il evident, que
 ce n'est pas ce qu'il entend en celieu;
 11

Chap.
VI.

Il parle de ceux , *qui veulent devenir riches*; On n'appelle pas un homme riche, quand il a seulement autant de bien qu'il luy en faut pour se nourrir & s'entretenir sobrement , & dequoy donner quelque secours a son prochain en sa necessité. On nomme *riches*, ceux qui ont beaucoup plus de bien , qu'il ~~se~~ leur en faut; qui sont dans l'abondance; qui outre le necessaire, ont encore le superflu. C'est donc de ceux , qui aspirent a cette superfluité , que l'Apôtre parle. Et enfin il entend ceux, non qui souhaitent simplement d'estre riches; mais *qui le veulent*; c'est a dire qui se le proposent, comme un bien necessaire, sans lequel ils croyent ne pouvoir estre heureux , & qui en suite de ce faux jugement, en embrassent le dessein, & s'y attachent ardemment, y travaillant de tout leur cœur, & en faisant, comme leur tout; & *qui veulent* enfin a quelque prix que ce soit , avoir de grands biens, & estre riches. Car il nous arrive bien quelquefois, quand nous voyons les pompes, les aises , & les delices des grands, qu'étant éblouis sur l'heure par l'éclat de ces belles apparences, nous
nous

nous laissons échapper quelque souhait d'en avoir autant; mais un souhait, qui ne fait que passer sans laisser aucune impression dans notre cœur : si vous ne vous y engagés pas plus avant, vous n'êtes pas pour cela de ceux, que l'Apôtre entend. Ceux qu'il entend *veulent devenir riches*, mais ils le veulent d'une volonté & ferme, & passionnée, & arrêtée a son objet; une volonté pleine d'affection & d'ardeur, suivie d'effets propres a gagner ce quelle veut; une volonté, qui remuë tout ce qu'elle peut, & le met en œuvre pour parvenir a ce qu'elle desire, sans y rien épargner de ce qui dépend d'elle. C'est un homme ainsi disposé, dont l'Apôtre dit, *qu'il veut devenir riche*. Et c'est encore celui qu'entend le Sage dans ses Proverbes, & dont il dit, *qu'il se hâte aux richesses*; c'est a dire qu'il se hâte de se faire riche, sa passion le pressant, & ne luy permettant pas de se donner une minute de repos jusques a ce qu'il ayt attrapé le bien, qu'il desire, & où il fait consister son bonheur. C'est un de ces *esclaves de Mammon*, dont parle notre Seigneur, quand il dit dans l'Évangile,

Prov.
28. 22.

II. Volume

ccc

que

Chap. *que nous ne pouvons servir Dieu, & Mam-*
 V. I. *mon*, ou estre serviteurs & esclaves de
 Math. l'un & de l'autre. De ceux donc, qui
 6.24. ont cette volonté pour les richesses,
 l'Apôtre dit, *qu'ils tombent en tentation &*
au piege. La *tentation*, & le *piege* signi-
 fient une même chose; & l'une de ces
 paroles n'est employée, que pour éclair-
 cir, & expliquer l'autre. La *tentation* est
 le *piege*, que le Diable tend à l'homme
 pour l'enlacer & le perdre; Et le *piege*
 n'est autre chose, que la *tentation*; si
 bien qu'il n'est pas besoin de philosopher
 subtilement sur ces deux mots, pour y
 trouver quelque difference. L'Ecriture
 en use souvent ainsi; joignant deux pa-
 roles ensemble; non pour signifier deux
 sujets, mais pour en expliquer un seul
 plus clairement. C'est comme si l'A-
 pôtre avoit dit, que cette *tentation*, où
 tombent les avarés, est le *piege*, que
 Satan leur avoit tendu. Ainsi le mot
 de *piege* nous expose, & nous éclaircit
 la nature des tentations; nous appren-
 ant, que ce sont autant de pièges dan-
 gereux, que le Tentateur nous dresse
 pour nous attraper, & dont nous avons
 à nous donner garde; puis qu'il n'y va
 pas

pas de moins, que de nôtre salut. L'in-Chap.
genieuse exposition de quelques hom-VI.
mes savans revient a un mesme sens; Gros.
qui expliquent ces mots de l'Apotre
par une figure assés commune dans les
bons auteurs, & particulièrement dans
l'Écriture; en prenant *la tentation & le*
piege, pour dire simplement *dans le piege*
de la tentation; en la mesme sorte que Jean 3:
nôtre Seigneur dit *estre nay d'eau & d'Esprit*; pour dire *de l'eau de l'Esprit*; &
comme on peut prendre encore ce que
disoit Jean Baptiste, que *le Christ bapti-*
seroit du Saint Esprit & de feu, pour dire *Matth.*
du feu du Saint Esprit. Ce n'est pas icy 3.11.
seulement que S. Paul appelle la tenta-
tion *un piege*. Il dit ailleurs en mesme
sens; *se reveiller pour sortir du piege du* 2. Tim.
Diable, par lequel on a été pris; c'est a dire 2.26.
de la tentation, a laquelle on avoit suc-
combé. Et la raison de la similitude
est evidente; la tentation servant d'un
piege a Satan pour y enlacer, & y pren-
dre les pecheurs. Ainsi vous voyés, que
l'Apôtre n'entend pas simplement, que
les avarés sont exposés a la tentation;
Il n'y a personne, qui ne le soit, cet Es-
prit malin ne laissant aucun a qui il ne
dresse

Chap.
VI.

PROV. 1.
27.

dresse quelque embusche ; & il tend
mesme ses pieges & ses filets aux fide-
les avec plus de soin & d'artifice qu'aux
autres hommes. Mais s'il les tente , il
ne les prend pas. Ils voyent ses pieges,
& s'en gardent ; & on leur peut appli-
quer ce que nous lisons dans les Pro-
verbes, *que c'est en vain que la rets est*
étendue devant les yeux de ce qui a des ai-
les. Mais les miserables, dont parle l'A-
pôtre, demeurent pris par la tentation ;
Ils tombent (dit-il) *dans le piege.* C'est ce
que nôtre Seigneur appelle en quel-
ques lieux de l'Evangile *entrer en tenta-*
tion ; c'est a dire non simplement souf-
frir la tentation , mais la recevoir, & y
succomber , quand Satan nous tente
avecque l'effet & le succès, qu'il desire ;
& c'est encore en la mesme sorte qu'il
faut entendre ce que nous demandons
a Dieu dans l'oraison Dominicale, *qu'il*
ne nous induise point en tentation ; c'est a
dire qu'il ne nous y laisse point entrer ;
non, qu'il ne permette pas que nous ne
soyons jamais tentés ; ce qui est impos-
sible ; mais bien que si nous le sommes,
il nous en delivre , & nous donne la
force de nous en defendre ; qu'il per-
met

met a l'ennemy de nous attaquer, il ne
 lui permette pas de nous vaincre.
 Mais l'Apôtre nous montre en suite
 précisément quel est ce *piege de la tenta-
 tion*, où tombent les avarés ; ajoutant
 qu'ils tombent en plusieurs desirs fous, &
nuisibles. C'est là l'effet de la tentation ;
 c'est le succès du piege, que le Diable
 leur avoit dressé. Par ce moyen, il leur
 met au cœur plusieurs desirs fols, & *nuis-
 sibles* ; il y allume plusieurs convoitises
 folles, & dangereuses, & pernicieuses.
 Que ce langage de l'Apôtre est beau, &
 propre, & plein, & brief tout ensem-
 ble ! Il dit premièrement que ces desirs,
 que la passion de s'enrichir fait naître
 dans le cœur des hommes, sont des con-
 voitises folles. Il est vray qu'à bien par-
 ler les desirs de tous les vices sont fous ;
 & que l'Écriture en parle par tout ainsi
 condannant tous les pecheurs de folie,
 quelque fins, & deliés qu'ils soyent
 estimés dans le monde ; & qu'elle dé-
 crit toute leur conduite, comme une
 pure folie. Car en effet, n'est-ce pas
 une chose tout a fait folle & sans rai-
 son, de desirer son malheur ? Or tout
 ce que le vice fait desirer a l'homme,

est

Chap.
VI.

est son malheur tres-assurément; puis que c'est une offense de Dieu, son souverain Seigneur & Createur. Mais bien que cela soit tres-vray ; si est-ce pourtant, que de tous les vices a peine y en a-t-il aucun , dont les desirs soyent moins raisonnables , plus extravagans, & plus ridicules , que ceux de la passion de s'enrichir. Qui pourroit sonder les cœurs de ceux, qui en sont malades, & voir tout ce qui s'y passe; quelles grotesques n'y trouveroit-on point ? qu'elles extravagantes pensées? quels desirs, & quels souhaits? & combien éloignés, non seulement de la raison & de la justice, mais mesme du sens commun? leur passion est si forte, qu'elle fait trouver possible, & mesme facile a ces pauvres sous tout ce qui leur peut servir; Et en suite leur en fait non seulement desirer le succès, mais mesme embrasser le dessein, & s'y appliquer tout de bon. Les exemples en sont si connus dans le monde, qu'il n'est pas besoin de s'y arrester. Vn de leurs desirs vous en peut assés decouvrir toute la nature. Cette passion les a poussés a desirer entr'autres folies, de changer l'argent, & le

& le plomb, & les autres métaux en or; chap. VI.
& leur a persuadé de travailler tout de bon à ce beau dessein. Et bien que mille expériences leur apprennent depuis long temps, ce que la raison leur devoit avoir enseigné dès le commencement, que c'est un dessein chimérique, il ne laisse pourtant pas de se trouver tous les jours des gens, qui s'y amusent, & qui passent toute leur vie à souffler pour y parvenir. Quelle & combien folle, & enragée doit estre une passion capable d'inspirer aux hommes des desirs aussi fous, & aussi extravagans, qu'est celui là ? Et ne me dites point, je vous prie, qu'il y a peu de gens entre les avareux, qui soyent frappés de cette maladie là. Il y en a peu, qui travaillent à cette vanité ; il n'y en a pas un qui ne la desire ; & qui ne souhaitast de bon cœur de pouvoir, comme le Midas de la fable, changer tout ce qu'il touche en or. Mais certainement on ne peut nier, que les autres convoitises, qui les possèdent tous, ne soyent presque aussi folles, que celle-là. Car ils desirent tous d'estre riches, pour estre heureux & contens ; & à le bien prendre, il est
e e e 4 autant

Chap.
VI.

autant ou plus impossible de treuver son bon-heur & son contentement dans les richesses, que de l'or dans du plomb, ou dans du cuivre. Si c'est donc une folie de desirer l'impossible ; qui ne voit, qu'il n'y a point d'avares, dont les desirs ne soyent aussi extravagans, que ceux des plus perdus Alchymistes ? Les uns & les autres cherchant en vain ce qu'ils desirent en des choses, où il n'est point, & d'où il n'est pas possible de le tirer ? Mais si leurs desirs étoient simplement vains & fous ; ils en seroyent quittes pour avoir souhaité & travaillé en vain. Le pis est, qu'outre, qu'ils sont vains, *ils sont nuisibles*, comme l'ajoute l'Apôtre. Pourquoi ? parce que nous occupant en des choses de neant, & souvent injustes, ou deshonestes, ils nous détournent de l'amour & de la crainte de Dieu, & de l'étude & de la pratique de sa parole ; qui est nôtre tout nôtre *vraye* joye & felicité. Vn seul de ces desirs fous & nuisibles, est desia un grand mal, & capable de nous perdre. Mais le comble du mal, est que la passion des richesses nous fait tomber non en un seul desir, mais *en plusieurs,*

seurs, dit l'Apôtre; eslevant dans les Chap: VI.
cœurs, qu'elle possède, un essain de mil-
le convoitises bizarres & différentes,
& semblables en ce point seulement,
qu'elles sont toutes folles & pernicieu-
ses. C'est encore avecque beaucoup de
sagesse & de raison, qu'il a expresse-
ment remarqué ce point. Car de tou-
tes les passions du vice, on auroit de la
peine à en treuver une, qui soit plus fe-
conde en cette maudite engeance de
desirs deraisonnables, & dangereux,
que celle de l'avarice. Ces desirs étant
tels fous & nuisibles, & en grand nom-
bre, il ne faut pas s'étonner, s'ils font le
malheureux effet, que l'Apôtre dit en
suite, ajoutant, *qu'ils plongent les hommes
en destruction & perdition*; c'est à dire
dans une ruine entiere & irreparable,
& dont il n'y a point de ressource; le re-
doublement de ces deux paroles, qui
n'ont au fonds qu'un mesme sens, ne
servant, qu'à exagérer la grandeur &
l'horreur de la perdition, où les mau-
dites convoitises des avarés les con-
duisent à la fin. Et le mot de *plonger* est
pris de l'usage de quelques nations, où
l'on faisoit mourir certains criminels,
en

Chap.
VI.

en les jettant dans la mer, avec une pierre attachée au col. Mais cette parole convient aussi fort proprement au sujet de l'Apôtre; la nature des convoitises, dont il parle, étant d'abaisser les pensées, & les affections des hommes, les portant à des choses basses, & indignes de luy. C'est donc, comme s'il disoit, qu'elles ne cesseront de les tirer en bas, jusques à ce qu'enfin elles les plongent dans le dernier de tous les abîmes, qui est la perdition éternelle. Mais afin que nul ne s'étonne de ce qu'il attribue des effets si épouvantables à une passion aussi commune & aussi familière aux hommes, comme est celle de s'enrichir, il en rend la raison en ces mots, qui font le deuxiesme article de son discours; *Car (dit-il) la convoitise des richesses est la racine de tous maux.* Ce que je dis n'est pas étrange, dit-il; que le desir de devenir riche soit capable de conduire les hommes dans la dernière perdition; puis que cette vilaine passion est en effet la racine de tous maux. Ce n'est pas l'Apôtre seul, qui nous l'a appris. Les sages du monde l'ont aussi reconnu; dont l'un a écrit, que c'est l'abbregé

Apollo-
dorus
Cicé-
dier.

bregé & le sommaire de tous les maux; Chap. VI.
 où ils se treuvent tous; & l'autre l'appelle la mere des méchancetés & des crimes; & l'expérience commune ne nous montre que trop combien ce vice est pernicieux tant aux méchans mêmes, qui en sont entachés, qu'aux autres hommes, à qui ils font tous les maux qu'ils peuvent. Au reste S. Paul n'entend pas, qu'il n'y ait aucun mal, qui ne germe de l'avarice. Car qui ne sçait, qu'il se commet une infinité de crimes & d'horreurs; où elle n'a point de part? & que chacun des vices a ses propres productions? L'envie, l'ambition, la volupté, & les autres passions mettant seules une infinité de maux au monde, où l'avarice n'est point meslée? Mais en disant, que *la convoitise des richesses est la racine de tous maux*, il signifie seulement, qu'il n'y a point de méchanceté si noire, ni si honteuse, ni si maligne, qu'elle ne soit capable de produire; à peu pres au mesme sens, qu'un écrivain Payen s'écrie sur ce mesme sujet; O maudite convoitise du bien, à quoy ne pousles tu point les cœurs des hommes; & qu'elle méchanceté y-a-t-il au monde,

Virgil.
*quid nō
 mortalia
 per
 horā
 cogis
 Aurē
 sacra
 famos?*

Chap.
VI.

monde, que tu ne les forces d'entreprendre, & d'exécuter ? En effet, qui ne fait que c'est de cette racine infernale, que naissent la plus grand' part des crimes & des malheurs des hommes ? que c'est d'elle que viennent les mensonges, & les parjures, les fraudes & les tromperies, les impostures & les suppositions, les chicaneries, les larcins, les rapines, les brigandages, les trahisons, les meurtres mêmes, les empoisonnemens, & les assassinats ? A peine y-a-t-il rien de si abominable, qu'elle ne face faire aux hommes. Elle a souvent prostitué l'honneur, qui nous devoit estre plus cher, que la vie ; elle fouille les choses les plus sacrées, & viole les plus saintes. Et si vous demandés, que c'est qui pût induire Judas à trahir le Fils de Dieu ; l'Ecriture nous apprend, que ce fut l'avarice de ce malheureux. Après cela, dequoy n'est elle pas capable ? Puis qu'elle a fait trahir le Seigneur luy même à un de ses Apôtres, il ne faut pas s'étonner, qu'il se treuve des misérables, à qui elle fait abandonner sa doctrine. C'est d'eux que S. Paul a icy allegué l'exemple pour nous

nous montrer combien est pernicieux ^{Chap. VI.} le venin de la convoitise des richesses;

Quelques uns (dit-il) dans le dernier article de ce texte) *en ayant envie , où la desirant , se sont devoyés de la foy , & se sont eux mesmes enferrés en plusieurs douleurs.*

Il est vray que ce sont proprement les choses , l'or & l'argent & les richesses , que nous desirons ; Mais rien n'empêche , que l'on ne puisse dire aussi , que ceux , qui les affectionnent trop , en aiment la passion ; quand ils la cherissent & la nourrissent en eux mesmes , avec soin , & ne leur refusent rien de ce qu'elle leur demande ; comme nous disons tous les jours , que les hommes aiment leurs vices , quand ils les caressent , & s'y plaisent , & les entretiennent ; au lieu d'en avoir honte & de les combattre. C'est ainsi qu'il faut icy prendre la parole de l'Apôtre , que ces Apostats desiroient ou avoient envie de l'avârice ; c'est à dire qu'ils l'aimoient , & la prenoient pour une passion digne de leur amour , & de leur service. Il dit donc que s'en étant ainsi épris , enfin pour la contenter ils en étoient venus jusques à quitter la voye de la foy & du salut , abandon-

Chap.
V L.

abandonnant lâchement la profession, qu'ils avoyent faite du Christianisme; parce qu'ils ny rencontroyent pas l'or & l'argent, & les autres biens, dont ils étoient affamés. C'est encore aujourd'huy l'une des principales causes, qui en debauché plusieurs de l'Evangile. De trois qui nous quittent, il y en a pour le moins deux, que l'amour du siècle, & le desir, & l'esperance des biens, & des avantages du monde a portés a ce changement. Et il leur en prend a la plus grand' part, comme a ceux dont parle l'Apôtre, qui au lieu de ces contentemens, qu'ils se promettoient hors de l'Eglise, ny treuverent, que des disgraces & des peines; *Ils se sont (dit-il) enfermés eux mesmes en plusieurs douleurs.* J'entens par là, premierement les tourmens de leur conscience, qui se reveillant leur reproche leur crime, avec que les angoisses & les desespoirs, qui les bourrellent pour avoir abandonné la verité; & puis en deuxiesme lieu le mépris, dont le monde les paye le plus souvent, dont le sentiment les fait crever de dépit; & enfin les peines, & les sollicitudes, qu'ils éprouvent dans le dessein.

dessein de leur avarice , qui leur réussit ^{Chap. VI} quelque fois si mal, qu'au lieu des roses & des fleurs , qu'ils s'imaginoient, ils n'y treuvent, que des ronces & des épines. C'est le juste salaire de leur infidélité, & les premices de l'Enfer, qui leur est préparé après leur mort ; si ce n'est (ce qui arrive assés rarement) que Dieu par une grace extraordinaire leur donne une vraye repentance pour reconnoître sa vérité , & se relever de leur cheute. C'est là Chers Freres , la leçon , que nous donne aujourd'huy le S. Apôtre ; claire & facile, & d'une vérité évidente ; mais d'ailleurs tres-necessaire ; & d'autant plus , que la maladie, dont il nous veut guerir, est commune & epidémique. Tout le monde en est frappé, grands & petits , hommes & femmes, jeunes & vieux ; les uns plus, & les autres moins ; mais tant y a qu'il se treuve fort peu de personnes, qui en soyent tout a fait exempts. Dans cette grande diversité de tant de professions, d'employs, & de métiers differens , qui les occupent , *ils veulent tous devenir riches.* Les routes , qu'ils tiennent , sont différentes , & quelques fois mesmes
contraires

Chap.
VI.

contraires les unes aux autres ; Et neantmoins ils tendent tous a un mesme lieu , & aspirent a un mesme but , de devenir riches. C'est le grand dessein , où nous formons nos enfans dès leurs plus tendres années , & où nous vieillissons nous mesmes. Et neantmoins tous confessent , que c'est une erreur & une vanité ; & il y en a peu , qui ne soyent capables d'en declamer a un besoin. Mais quoy que l'on die , ou que l'on fasse , nul ne se corrige de cette erreur. Vous diriez , que cette passion nous ait tous enforcelés ; que ce soit un charme , qui nous ayt ôté les sens ; une fureur , & une frenesie , qui nous ayt privés de l'usage de nos entendemens. Car je vous prie , qu'est ce que les richesses ont de si beau , & de si merveilleux pour en désirer la possession avec une ardeur si étrange ? Rendent-elles ceux , qui en ont , plus sains , ou plus adroits , plus sçavans , ou plus vertueux , plus satisfaits & plus contens , que les autres ? Et la pauvreté , que nous abhorrons si fort , détruit-elle ou la santé , ou l'esprit , ou le repos & le contentement des hommes ? Mais il n'y a point d'im-
pudence

puissance, qui puisse soutenir ni l'un, ni l'autre de ce deux partis, tant les choses

Chap.
VI

y sont évidemment contraires. Tout l'or du Pérou ne sauroit guérir un homme, je ne diray pas de la goutte, ou de la gravelle, ou de quelque autre des plus graves maladies; mais non pas mesme d'un mal de dents, ou d'un rhume. Les riches bien loin d'estre plus sains; ou plus vigoureux, que les pauvres, sont presque tous plus malades, & plus infirmes qu'eux. Leurs biens propres sont les causes de leurs maux; semant mille maladies & infirmités dans leurs corps, ou par les rudes fatigues, qu'il leur a fallu souffrir pour les acquérir; ou par le luxe & les delices, où ils les ont entretenus; au lieu que la pauvreté est la mere & la nourrisse de la santé & de la force, la frugalité & l'exercice continuel, où elle retient les hommes, les déchargeant de la matiere, qui fait les maladies & la foiblesse. Pour la science & la vertu, il est clair que les richesses sont beaucoup plus propres à la détruire, qu'à la donner, ou à la polir; elles rendent l'esprit presomptueux, nonchalant, & delicat, & l'at-

II. Volume

fff

tachant

Chap.
VI.

tachant a la terre , luy font mépriser toute autre industrie, que celle ou d'ammasser des écus, ou d'étasser de la bouë au lieu que la pauvreté a inventé les arts , & les sciences , & elle fournit a l'homme le sujet & l'occasion de s'exercer en toute sorte de vertus. Pour le repos , il n'y a point de gens, qui en aient moins que les riches. C'est a eux, que s'adressent toutes les grandes affaires, & s'ils les fuyent , la conservation de leurs propres biens leur fournit assés d'exercice & de travail. Enfin pour le contentement d'esprit, sans lequel il est impossible d'estre heureux, les riches en ont infiniment moins, que les pauvres. Les soucis , les craintes, les defiances , les regrets approchent hardiment de leurs lits , & sans respecter ni leurs pierreries, ni leurs velours, ni leurs riches tapisseries, ni l'or de leurs lambris, ni le fer de leurs gardes , viennent les tourmenter durant le silence de la nuit, pendant que les pauvres dorment a leur aise. Qu'est-ce donc enfin ô hommes, qui vous fait si fort desirer de devenir riches ? M'alleguerés vous, que c'est afin d'estre considérés, & estimés

estimés par vos citoyens ? Mais comment n'appercevés vous pas , que toute
cette estime n'est qu'une fumée ? une
vanité , une pure fantaisie , qui ne vous
rendra au fonds ni meilleurs , ni plus
contents ? pour ne pas dire , que le plus
souvent les richesses rendent les hom-
mes méprisables & odieux ; bien loin
de leur procurer la louange , ou l'amour
de leurs prochains. D'autres me diront ,
qu'ils veulent devenir riches , afin d'a-
voir de quoy faire bonne chere , & de
quoy vivre à leur aise , quand ils auront
acquis beaucoup de biens ; C'est à dire
qu'ils se font esclaves de l'avarice , à
dessein de servir en suite le luxe , & la
debauche. Misérables gens ! dont toute
l'ambition est de vivre dans une servi-
tude éternelle ; de changer quelquefois
de maîtres mais de demeurer toujours
valets. Mais comment au moins ne
songent-ils point à ce qui fut dit au
mauvais riche de la parabole Évan-
gelique , que peut estre mourront-ils avant
que de pouvoir jouir de leur travail ? que
possible au lieu des biens , qu'ils cher-
chent , ils ne rencontreront , que de la
misere & de la pauvreté ? Car com-

fff

2

bien

Chap.
VI.

bien en voit-on tous les jours mal reussir dans ce dessein ? & avecque toutes leurs peines , n'acquiescer enfin , que du vent ? Quel aveuglement de s'aller tuer le corps & l'esprit pour des esperances incertaines ? Encore n'est-il pas assuré, que cette humeur de se servir de leurs biens leur dure. Au moins est-il bien certain , qu'il s'en treuve fort peu , qui ayant la resolution d'en jouir apres les avoir acquis. Plus ils en ont, & plus ils en desirent ; Plus ils boivent , & plus leur soif s'allume ; comme celle de l'hydropique , & leur convoitise , comme le feu , s'augmente & s'enflamme , plus on luy donne de matiere. La plupart apres avoir beaucoup souffert pour acquiescer du bien , souffrent encore plus pour le conserver ; les richesses , comme les bestes sauvages , étant mal-aisées a prendre , & non moins difficiles a garder. C'est aussi une humeur fort ordinaire a la plupart de ces gens-là , de n'oser toucher a leurs richesses , quelque abondance qu'ils en ayent. Ils les estiment , & les reverent comme des divinités , ou comme des choses sacrées ; non pour autre raison , que parce qu'elles

qu'elles leur content beaucoup; d'où Chap.
ils concluent par une sorte dialectique, V I.
qu'elles sont de fort grand prix, & dignes d'estre a jamais conservées; comme si un château de cartes, ou une maisonnette de bouë & de fable, étoient des choses fort précieuses, sous ombre qu'un enfant, ou un fou aura suë des jours entiers a les faire. En ayant certe opinion, ils veulent aussi les laisser a leur enfans, ou a leurs parens; qu'ils s'imaginent en devôir faire autant d'état, qu'eux; & c'est une des excuses, dont ils fardent la sottise de leur passion; & se fourrent si bien cette chimere dans l'esprit, que vous les voyés quelques fois dans leurs testamens disposer de toutes les parties de leur fortune, jusques a l'éternité. Mais les pauvres gens ne songent pas, ny que le temps aura bien tost tout renversé; & qu'ils fera possible tomber leurs chères idoles en la main, non de leurs amis, ou de leurs enfans, mais de leurs plus grands ennemis; ni que leurs enfans mesmes se moquans de toute leur devotion badine consumeront noblement en peu de semaines tout ce qu'ils

fff 3 avoyent

Chap.
VI.

avoient acquis avecque tant de peines, & conservé tant d'années. Cette incertitude, & cette vanité & inutilité des richesses ont eu assés de force sur l'esprit de plusieurs Payens pour leur en donner du mépris, & leur faire conclure, que c'est une folie & une maladie de s'y attacher, ou de se travailler pour en acquérir. Et neantmoins ils n'avoient nulle connoissance des vrais biens, dignes de l'homme, ni de leur excellence & de leur prix. Nous, a qui le Seigneur Iesus a fait voir les tresors du ciel, & de l'éternité, & les richesses seules capables de nous rendre heureux; comment excuserons nous nôtre aveuglement, de nous arrester encore aux bagatelles de la terre? de soupirer encore apres les aux, & les oignons de l'Egypte, apres avoir veu & goûté la manne des Anges? & de travailler encore a amasser de la bouë & de la paille, apres avoir connu la perle de l'Evangile, & l'or & les pierreries de la Ierusalem d'en haut? Ouvrons au moins maintenant les yeux; sortons de nôtre vieille erreur. Que la trompette de l'Apôtre nous réveille, & nous face reconnoître

connoître le dangereux pas, où nous sommes. Il nous a découvert les pièges du Diable dans ces fausses & trompeuses richesses, que nous aimons & désirons si passionnément. Il nous a avertis, que ces choses qui nous semblent si belles & si douces, sont des appas, & des hameçons, que le malin nous présente pour nous perdre, & que les desirs que nous avons de les posséder, sont des convoitises folles & nuisibles; capables, si nous n'y résistons de nous plonger en destruction & en perdition. Il nous a enseigné & protesté que la passion des richesses, la grande idole du monde, est la mère, & la racine de tous maux. Il nous a enfin montré par le funeste exemple des misérables, qu'elle a débanchés de la foy de l'Évangile, qu'il n'est pas possible de servir & elle, & Iesus Christ tout ensemble. S'il nous reste donc encore quelque amour du Seigneur Iesus, & de sa vérité; quelque goût de sa divine sagesse, & quelque désir de son paradis, de son éternité & de sa gloire; S'il nous reste quelque horreur contre Satan, & contre ses pernicieuses embûches, quelque hon-

Chap.
VI.

te de vieillir & de mourir dans l'erreur & dans la folie, quelque crainte de la perdition & de la geenne, & quelque avefion contre l'apoftafie, qui y precipite les hommes; Chers Freres, retirons-nous du fervice de certe folle & pernicieufe paffion. Lailfons-le monde dans fon égarement, defirer des vanités, courir apres des nuës & des fumées, & fe confumer, malheureufement pour des chofes periffables, qui ne peuvent ni contenter, ni remplir les defirs de l'ame, quelque abondance que l'on en ait. Travailions apres la viande permanente a vie eternelle; le vray pain du ciel, feul capable de donner la vie, & l'immortalité. Que toute nôtre paffion foit de poffeder le Seigneur Iefus, d'acquérir fa verité, fa paix, fa foy, fon efpérance, fa charité fa joye, fa fainteté & fes œuvres. C'eft de ces biens-là, Fideles, qu'il faut tafcher de nous enrichir. Quel fera nôtre bonheur, fi banniffant de nos cœurs tous les fous & nuisibles defirs du monde, nous pouvons une fois prendre cette bonne part! Nous verrons le vifage de Dieu appaifé luire doucement fur nous
en

en son Fils; Nous sentirons
nos consciences; & la liberté dans nos
âmes; & afferés contre toutes les tem-
pestes de ce siècle, nous jouirons d'un
parfait contentement. Et quant aux
biens de la terre, puis qu'il n'est pas pos-
sible de nous en passer entièrement
durant nôtre séjour icy bas, attendons
ce qu'il nous en faut sans inquietude,
de la main de nôtre Pere celeste; &
recevons ce qu'il nous en donne, avec-
que reconnoissance, & l'employons re-
ligieusement a son legitime usage, en
faisant part franchement & liberalement
a nos freres, s'il y en a assez pour
eux & pour nous; possédans ces choses
comme ne les possédant point, sans
attachement, sans passion, en étant les
maîtres, & non les esclaves, pour nous
en servir, & non pour les servir; jus-
ques a ce qu'étant un jour affranchis
de toutes les necessités de la chair, &
pleinement revestus de la nature di-
vine; dont Iesus Christ nous a faits par-
ticipans, nous vivrons avecque les
AnGES, & comme les AnGES; Dieu
luy mesme étant tout en nous tous, &
nous tous demeurant éternellement
en

Chap.
VI.

contraires les unes aux autres ; Et neantmoins ils tendent tous a un mesme lieu , & aspirent a un mesme but , de devenir riches. C'est le grand dessein , où nous formons nos enfans dès leurs plus tendres années , & où nous vieillissons nous mesmes. Et neantmoins tous confessent , que c'est une erreur & une vanité ; & il y en a peu , qui ne soyent capables d'en declamer a un besoin. Mais quoy que l'on die , ou que l'on fasse , nul ne se corrige de cette erreur. Vous diriez , que cette passion nous ait tous enforcelés ; que ce soit un charme , qui nous ayt ôtè les sens ; une fureur , & une frenesie , qui nous ayt privés de l'usage de nos entendemens. Car je vous prie , qu'est ce que les richesses ont de si beau , & de si merveilleux pour en desirer la possession avec une ardeur si étrange ? Rendent-elles ceux , qui en ont , plus sains , ou plus adroits , plus sçavans , ou plus vertueux , plus satisfaits & plus contens , que les autres ? Et la pauvreté , que nous abhorrons si fort , détruit-elle ou la santé , ou l'esprit , ou le repos & le contentement des hommes ? Mais il n'y a point d'im-
pudence

pudence, qui puisse soutenir ni l'un, ni Chap.
l'autre de ce deux partis, tant les choses ^{Vr}
y sont évidemment contraires. Tout
l'or du Pérou ne sauroit guérir un hom-
me, je ne diray pas de la goutte, ou de
la gravelle, ou de quelque autre des
plus graves maladies; mais non pas
même d'un mal de dents, ou d'un rheu-
me. Les riches bien loin d'estre plus
sains; ou plus vigoureux; que les pau-
vres, sont presque tous plus malades;
& plus infirmes qu'eux. Leurs biens
propres sont les causes de leurs maux;
semant mille maladies & infirmités
dans leurs corps, ou par les rudes fati-
gues, qu'il leur a fallu souffrir pour les
acquérir; ou par le luxe & les delices,
où ils les ont entretenus; au lieu que la
pauvreté est la mère & la nourrisse de
la santé & de la force, la frugalité & l'e-
xercice continuel, où elle retient les
hommes, les déchargeant de la matie-
re, qui fait les maladies & la foiblesse.
Pour la science & la vertu, il est clair
que les richesses sont beaucoup plus
propres à la détruire, qu'à la donner, ou
à la polir; elles rendent l'esprit presom-
ptueux, nonchalant, & delicat, & l'at-

chap.
I.

tachant a la terre , luy font mépriser toute autre industrie, que celle ou d'ammasser des écus, ou d'étasser de la bouë au lieu que la pauvreté a inventé les arts , & les sciences , & elle fournit a l'homme le sujet & l'occasion de s'exercer en toute sorte de vertus. Pour le repos , il n'y a point de gens , qui en ayent moins que les riches. C'est a eux, que s'adressent toutes les grandes affaires; & s'ils les fuyent , la conservation de leurs propres biens leur fournit assés d'exercice & de travail. Enfin pour le contentement d'esprit, sans lequel il est impossible d'estre heureux, les riches en ont infiniment moins, que les pauvres. Les soucis , les craintes, les defiances , les regrets approchent hardiment de leurs lits , & sans respecter ni leurs pierreries, ni leurs velours, ni leurs riches tapisseries, ni l'or de leurs lambris, ni le fer de leurs gardes , viennent les tourmenter durant le silence de la nuit, pendant que les pauvres dorment a leur aise. Qu'est-ce donc enfin ô hommes, qui vous fait si fort desirer de devenir riches ? M'alleguerés vous, que c'est afin d'estre considerés, & estimés

estimés par vos citoyens ? Mais comment n'appercevés vous pas, que toute cette estime n'est qu'une fumée ? une vanité, une pure fantaisie, qui ne vous rendra au fonds ni meilleurs, ni plus contents ? pour ne pas dire, que le plus souvent les richesses rendent les hommes meprisables & odieux ; bien loin de leur procurer la louange, ou l'amour de leurs prochains. D'autres me diront, qu'ils veulent devenir riches, afin d'avoir de quoy faire bonne chere, & de quoy vivre a leur aise, quand ils auront acquis beaucoup de biens ; C'est a dire qu'ils se font esclaves de l'avarice, a dessein de servir en suite le luxe, & la debauchee. Misérables gens ! dont toute l'ambition est de vivre dans une servitude éternelle ; de changer quelquefois de maîtres mais de demeurer toujours valets. Mais comment au moins ne songent-ils point a ce qui fut dit au mauvais riche de la parabole Evangelique, que peut estre mourront-ils avant que de pouvoir jouir de leur travail ? que possible au lieu des biens, qu'ils cherchent, ils ne rencontreront, que de la misere & de la pauvreté. Car com-

fff 2 bien

Chap.
VI.

bien en voit-on tous les jours mal reussir dans ce dessein ? & avecque toutes leurs peines , n'acquiescer enfin , que du vent ? Quel aveuglement de s'aller tuer le corps & l'esprit pour des esperances incertaines ? Encore n'est-il pas assuré, que cette humeur de se servir de leurs biens leur dure. Au moins est-il bien certain , qu'il s'en treuve fort peu , qui ayant la resolution d'en jouir apres les avoir acquis. Plus ils en ont , & plus ils en desirent ; Plus ils boivent , & plus leur soif s'allume ; comme celle de l'hydropique , & leur convoitise , comme le feu , s'augmente & s'enflamme , plus on luy donne de matiere. La plupart apres avoir beaucoup souffert pour acquiescer du bien , souffrent encore plus pour le conserver ; les richesses , comme les bestes sauvages , étant mal-aisées a prendre , & non moins difficiles a garder. C'est aussi une humeur fort ordinaire a la plupart de ces gens-là , de n'oser toucher a leurs richesses , quelque abondance qu'ils en ayent. Ils les estiment , & les reverent comme des divinités , ou comme des choses sacrées ; non pour autre raison , que parce qu'elles

qu'elles leur content beaucoup; d'où Chap.
ils concluent par une sorte dialectique, VI.
qu'elles sont de fort grand prix, & dignes d'estre a jamais conservées; comme si un château de cartes, ou une maisonnette de bouë & de sable, étoient des choses fort précieuses, sous ombre qu'un enfant, ou un fou aura suë des jours entiers a les faire. En ayant certe opinion, ils veulent aussi les laisser a leur enfans, ou a leurs parens; qu'ils s'imaginent en devôir faire autant d'état, qu'eux; & c'est une des excuses, dont ils fardent la sottise de leur passion; & se fourrent si bien cette chime-re dans l'esprit, que vous les voyés quelques fois dans leurs testamens disposer de toutes les parties de leur fortune, jusques a l'éternité. Mais les pauvres gens ne songent pas, ny que le temps aura bien tost tout renversé; & qu'ils fera possible tomber leurs chères idoles en la main, non de leurs amis, ou de leurs enfans, mais de leurs plus grands ennemis; ni que leurs enfans mesmes se moquans de toute leur devotion badine consumeront noblement en peu de semaines tout ce qu'ils

fff 3 avoyent

Chap.
VI.

avoient acquis avecque tant de peines, & conservé tant d'années. Cette incertitude, & cette vanité & inutilité des richesses ont eu assés de force sur l'esprit de plusieurs Payens pour leur en donner du mépris, & leur faire conclure, que c'est une folie & une maladie de s'y attacher, ou de se travailler pour en acquérir. Et neantmoins ils n'avoient nulle connoissance des vrais biens, dignes de l'homme, ni de leur excellence & de leur prix. Nous, a qui le Seigneur Iesus a fait voir les tresors du ciel, & de l'éternité, & les richesses seules capables de nous rendre heureux; comment excuserons nous nôtre aveuglement, de nous arrester encore aux bagatelles de la terre? de soupirer encore apres les aux, & les oignons de l'Egypte, apres avoir veu & goûté la manne des Anges? & de travailler encore a amasser de la bouë & de la paille, apres avoir connu la perle de l'Evangile, & l'or & les pierreries de la Jerusalem d'enhaut? Ouvrons au moins maintenant les yeux; sortons de nôtre vieille erreur. Que la trompette de l'Apôtre nous réveille, & nous face reconnoître

connoître le dangereux pas, où nous sommes. Il nous a découvert les pièges du Diable dans ces fausses & trompeuses richesses, que nous aimons & désirons si passionnément. Il nous a avertis, que ces choses qui nous semblent si belles & si douces, sont des appas, & des hameçons, que le malin nous présente pour nous perdre, & que les desirs que nous avons de les posséder, sont des convoitises folles & nuisibles; capables, si nous n'y résistons de nous plonger en destruction & en perdition. Il nous a enseigné & protesté que la passion des richesses, la grande idole du monde, est la mère, & la racine de tous maux. Il nous a enfin montré par le funeste exemple des misérables, qu'elle a débauchés de la foy de l'Évangile, qu'il n'est pas possible de servir & elle, & Jésus Christ tout ensemble. S'il nous reste donc encore quelque amour du Seigneur Jésus, & de sa vérité; quelque goût de sa divine sagesse, & quelque desir de son paradis, de son éternité & de sa gloire; S'il nous reste quelque horreur contre Satan, & contre ses pernicieuses embûches, quelque hon-

Chap.
VI.

te de vicillir & de mourir dans l'erreur
& dans la folie , quelque crainte de la
perdition & de la geenne, & quelque
aversion contre l'apostasie , qui y preci-
pité les hommes; Chers Freres , reti-
rons-nous du service de cette folle &
pernicieuse passion. Laissons-le mon-
de dans son égarement , desirer des va-
nités, courir apres des nuës & des fu-
mées , & se consumer, malheureuse-
ment pour des choses perissables , qui
ne peuvent ni contenter, ni remplir les
desirs de l'ame , quelque abondance
que l'on en ait. Travailleons apres la
viande permanente a vie eternelle ; le
vray pain du ciel, seul capable de don-
ner la vie, & l'immortalité. Que toute
nôtre passion soit de posséder le Sei-
gneur Iesus, d'acquérir sa verité, sa paix,
sa foy, son esperance, sa charité sa joye,
sa sainteté & ses œuvres. C'est de ces
biens-là, Fideles , qu'il faut tascher de
nous enrichir. Quel sera nôtre bon-
heur, si bannissant de nos cœurs tous
les fous & nuisibles desirs du monde,
nous pouvons une fois prendre cette
bonne part ! Nous verrons le visage de
Dieu appaisé luire doucement sur nous
en

en son Fils; Nous sentirons la paix dans nos consciences; & la liberté dans nos ames; & afferés contre toutes les tempestes de ce siècle, nous jouïrons d'un parfait contentement. Et quant aux biens de la terre, puis qu'il n'est pas possible de nous en passer entierement durant nôtre séjour icy bas, attendons ce qu'il nous en faut sans inquietude, de la main de nôtre Pere celeste; & recevons ce qu'il nous en donne, avec que reconnoissance, & l'employons religieusement a son legitime usage, en faisant part franchement & liberalement a nos freres, s'il y en a assez pour eux & pour nous; possedans ces choses comme ne les possedant point, sans attachement, sans passion, en étant les maîtres, & non les esclaves, pour nous en servir, & non pour les servir; jusques a ce qu'étant un jour affranchis de toutes les necessités de la chait, & pleinement revestus de la nature divine; dont Iesus Christ nous a faits participans, nous vivrons avecque les Anges, & comme les Anges; Dieu luy mesme étant tout en nous tous, & nous tous demeurant eternellement en

Chap.
VI.

en luy, dans son bien-heureux & glorieux royaume, & y possédant a jamais la plus haute & la plus belle, & la plus achevée beatitude, dont la creature soit capable. Ainsi soit-il.

SERMON

SERMON

I. T.

Ma-
chofes,
charité,
Com-
bende la
appelle,
vant be-

tient p
salut, on
livres e
écrits
conter
les par
trouble
deurs
des G